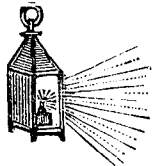


5359



Le Diogène Lyonnais

HEBDOMADAIRE, POLITIQUE, ADMINISTRATIF, FINANCIER

Rédacteur en chef : JEAN DE VAISE

Abonnements : Un an, 6 francs. — Union postale, 8 francs
Envoyer un mandat-poste au Gérant

Bureaux : Rue Ferrandière, 52

Le DIOGÈNE poursuivra impitoyablement les abus signalés
Ecrire au Rédacteur en chef

Secrétaire de la Rédaction : VALENTIN

Les Réclames commerciales sont traitées de gré à gré
S'adresser au Gérant

MONOLOGUE

J'ai vu la République à Rome et dans Athènes ;
J'ai connu Cicéron, j'ai connu Démosthènes :
Des bavards, des poseurs, mais de purs citoyens.
Aujourd'hui, les tribuns aiment les os... Les chiens!

DIOGÈNE.

BONIMENT



L'un des premiers jours du carême, la fantaisie me prit d'aller entendre le sermon d'un père capucin.

Au moment où sa nuque blanche, garnie d'une couronne de cheveux ras, parut en chaire, je fus mordu par le démon de la curiosité, et j'allais ouvrir la bouche pour m'écrier : « Homme noir, d'où sors-tu ? »

Une heureuse hésitation m'empêcha de commettre cette sottise.

Le prédicateur, sans perdre un instant, ayant fait le signe de la croix et retroussé ses manches, se mit à dire : « Tu quis es?... Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? »

Le gaillard m'avait coupé l'herbe sous les pieds. Je ne vous dirai rien autre de son sermon sur la destinée humaine.

La destinée, le but de ce journal vous intéressent sans doute davantage.

En prenant ici la plume au nom de la rédaction, il me semble vous entendre m'apostropher ainsi : « Homme noir, — tous les barbouilleurs d'encre sont des hommes noirs — homme noir, qui es-tu ? »

J'ai donc hâte de vous présenter le soussigné, avec le préambule d'usage : « Salut, aimables lecteurs ! »

Le soussigné est un chevronné de la presse franc-parleuse et militante. Je puis vous en dire autant de mon chef de file Jean de Vaise, du camarade Septime et du compagnon Jean-Jacques.

Nous aimons fureter un peu partout, et raconter hardiment nos trouvailles. Nous ne voyons pas sous couleur de rose l'état politique actuel. Nous avons une vive inclination pour houspiller les farceurs, qui se prennent au sérieux, et qui prennent encore davantage dans la poche des autres. Nous sommes les descendants — civilisés — du vieux Diogène, railleur et sceptique.

— Cela ne nous dit pas qui vous êtes?... Montrez-nous votre cocarde?... Êtes-vous républicains, ou conservateurs ?

La peste les républicains ! Au diable les conservateurs ! C'est avec ces querelles de mots que depuis quinze ans on divise la France en deux camps féroceement ennemis ; que les bâtons jetés dans les roues, de droite et de gauche, empêchent le char gouvernemental d'avancer ; que les impôts s'accroissent, que tout se gaspille, que rien ne va plus !

Combien y a-t-il, en France, d'hommes capables d'avoir une opinion politique sérieuse, raisonnée, inébranlable ?

— Pas un sur mille. — Lorsque nous discutons les institutions du pays, nous ne sommes en général que des blagueurs ou des moutons de Panurge.

Que m'importe la forme du gouvernement, pourvu que la liberté et la justice règnent, pourvu que le pot au feu soit bien garni partout, pourvu que le sang français n'engraisse pas inutilement des régions lointaines ?

Les peuples n'ont que le gouvernement qu'ils méritent, c'est-à-dire qui s'adapte le mieux provisoirement à leurs mœurs, à leurs intérêts, à leurs besoins et à leurs caprices.

Je hais la République qui me fait regretter la Monarchie et je déteste la Monarchie qui me fait soupirer après la République !

Après l'effondrement de l'Empire et les malheurs de l'invasion, les masses crurent que l'organisation de la République contribuerait à rapprocher les esprits, à réparer les désastres, à alléger les contributions, à reconquérir la prospérité et le prestige perdus.

Que nous sommes loin des espérances d'antan !

Des bandes d'exploiteurs, qui se sont hissés successivement au pouvoir, ont fait de la République un gouvernement de déceptions, un gouvernement funeste et malpropre, un gouvernement dont les fautes stérilisent tous les efforts généreux du pays.

L'œuvre réparatrice des deux assemblées républicaines, ayant pris la succession de l'Ordre moral, se résume à ceci : « Le budget annuel des dépenses est élevé à la hauteur de plus de trois milliards et la dette nationale atteint des proportions que l'on ne peut plus évaluer. »

Franchement, si les gens ne doivent pas être jugés sur la mine, il faut encore moins se faire une idée des gouvernements d'après leur étiquette !

Vous tous, qui vous agitez dans l'arène politique et qui n'avez au cœur ni désintéressement ni patriotisme, qui ne briguez les mandats publics que pour satisfaire votre vanité et vous faire des rentes, appelez-vous comme il vous plaira, républicains ou monarchistes, radicaux ou réactionnaires, socialistes ou conservateurs ! *Diogène* vous met tous dans le même sac et vous déclare bons à jeter au Rhône.

Nous ne voulons faire le jeu d'aucun tireur de marrons. Nous ne cachons dans notre hotte la défroque d'aucun tribun et d'aucun prétendant. Nous ne nous proposons de propager aucune farine, de quelque boutique qu'elle vienne.

Notre rôle modeste sera d'intéresser nos lecteurs, en éclairant les coins mystérieux, où grignotent trop impunément leur fromage les aigrefins de la politique, de l'administration et de la finance.

Foin des arlequins et des polichinelles !

Foin des Scapins et des Robert-Macaire !

Des hommes !... Des hommes !... Rien que des hommes !

Pour la Rédaction : VALENTIN.

LA VACHE A LAIT



Il n'est pas besoin de la désigner, n'est-ce pas, cette grande nourricière, que des milliers de mains pressurent et épuisent jusqu'à la dernière goutte de ses puissantes mamelles ?

Les charges annuelles de notre budget dépassent actuellement trois milliards. En y ajoutant les dépenses des communes et des départements, le total des fonds broyés en 365 jours par tous les rouages de la machine gouvernementale s'élève au moins à quatre milliards et demi. D'où peuvent sortir encore tous ces millions ?

Et les ministres s'écrient en chœur qu'il leur est impossible de retrancher seulement un *iota* à chacun de leur budget respectif. Quand on leur parle d'économie sur le personnel de parasites qui encombre leurs bureaux, ils protestent, ils se démènent, ils hurlent, comme si on leur arrachait un orteil. Et dans chaque commune, dans chaque département, les emplois nouveaux, les subventions de faveur, les entreprises folles, se multiplient d'un exercice à l'autre. Qui s'endette s'enrichit

est devenu la devise à la mode de toutes les assemblées, ayant mission de gérer les finances publiques.

En outre, la confusion est partout. Le chiffre exact de la dette publique... personne ne peut le déterminer. Le niveau de la dette flottante... nul n'est capable de dire à quelle hauteur il se trouve. Les budgets supplémentaires, rectificatifs... tous les comptables de Tirard et de Sadi-Carnot y barbotent les uns après les autres, sans les tirer au clair. En province, c'est pire ! Le caprice, le désordre, qui règnent dans les comptabilités des maires et des préfets, sont tels, que le benévole Allain-Targé poussa naguère un cri d'alarme et rappela vivement tout ce monde dissipateur à la stricte observation des règlements.

La cause du gaspillage et de la gêne de nos finances n'est pas difficile à trouver.

Nos budgets de tout ordre craquent sous le poids des millions qu'on y accumule, parce que le suffrage universel, inconscient, stupide, a choisi pour mandataires du pays une légion de parvenus, d'affamés. Ils arrivent tous ou presque tous au Conseil municipal, au Conseil général, à la Chambre, avec le souci prédominant de ramasser des billets de banque, pour eux et pour leurs amis. Les députés tripotent, les conseillers tripotent, les frères et comparses tripotent. Tripoter, c'est toute la politique nouvelle.

En résumé, depuis dix ans, les coureurs de mandats publics ont fait de la France leur vache à lait et de la République leur écurie à foin.

Il est impossible que les électeurs, dont les yeux s'ouvrent, tolèrent longtemps encore ce système d'engraissement, triennal ou quaternal, qui n'a jamais figuré dans aucun programme.

D'un coup de corne, la vache à lait pourrait bien étendre les voraces sur le foin... dont ils ne font pas litière.

JEAN DE VAISE.

ZIGZAGS



Querelle d'Allemand. — Bismark, notre ennemi implacable, s'est écrié dans le Parlement prussien : « Qui vous dit que si nous devions avoir de nouveau la guerre avec la France, les drapeaux français ne seraient pas des drapeaux rouges portant haut l'idée socialiste?... » Tiens ! tiens ! c'est une chose à examiner. Le jour où Bismark s'aviserait de nous lancer encore ses uhlands, si l'on organisait un bataillon rouge, composé de tous les pétroleurs, de tous les dynamitards, de tous les anarchistes enragés?... Il y a souvent du bon dans les lubies d'un ennemi !

Nouvelle couche sociale. — C'est la couche des députés faussaires et des sénateurs fourbes. Le vote falsifié devient à la mode, et ce sont des républicains, des purs sans doute, qui le mettent en pratique. La fin justifie les moyens... Cela n'était bon autrefois que pour les jésuites. On a mis ceux-ci à la porte et on s'est approprié leur morale. C'était sans doute pour en avoir le monopole !

Potins de Bourse. — Par ordre du ministre des finances, la presse et le public de la Bourse devaient connaître, avant l'ouverture du marché, la décision prise par le cabinet au sujet de l'emprunt, le jour où il fut résolu. Cette grosse nouvelle s'égarait, paraît-il, en route pendant deux heures et ne fut communiquée que quelques minutes avant la fin de la séance. De là des bénéfices considérables réalisés par MM. X..., Y..., Z..., qui étaient dans le secret des Dieux.

Ces potins, si potins ce sont, font un bruit épouvantable dans le monde financier.

Mœurs militaires. — Il y a des officiers qui confondent sévérité et atrocité. Le récit que font les journaux parisiens d'un soldat garotté, ligotté, étouffé au Tonkin par la vengeance stupide d'un capitaine, dont il avait dénoncé les agissements cruels, n'honore pas l'armée française. Si cet acte de sauvagerie

n'est pas controuvé, les Chinois ont raison de nous appeler les « barbares de l'Occident. »

Toile de Pénélope. — La dernière Chambre avait voté un projet de loi sur le recrutement militaire. Ce projet, soumis à la sanction du Sénat, dormait dans les cartons, la commission nommée pour l'étudier ayant décidé de s'occuper d'abord de l'organisation des cadres des sous-officiers.

D'un trait de plume, le général Boulanger vient de détruire l'œuvre de ses devanciers. Le projet est retiré et sera remplacé par une loi militaire complète.

Faut-il que la France soit riche pour payer... ses bévues parlementaires!

Plume et Goupillon. — Une lettre, rendue publique, de M. Freppel, évêque d'Angers, traite le *Figaro* de « feuille méprisable, l'une des hontes de la presse contemporaine ».

Attrapez, Messieurs les moniteurs du clan pieux-mondain! Cela vous apprendra à mêler l'église et le boudoir, la messe et le bal, la chaire et le théâtre; à farder la religion et à convier les fidèles dans des annonces anglaises.

Magnard, qui aspirait à une mitre d'évêque, se trouve coiffé d'un chapeau... tel que celui, parfumé au jasmin de Vénissieux, qui couvrit un soir la tête de son ami Périvier, lui fait aujourd'hui envie.

Magnard, allons! vengez-moi cette injure dans des flots... d'eau bénite!

L'infâme régie. — On en a débité de dures sur son compte, vendredi soir de la semaine dernière, à l'hôtel Continental de Paris. Le syndicat général des négociants en vins, hydromels, cidres et alcools, lui a fait passer un bien vilain quart d'heure. Une demi-douzaine d'orateurs, tous plus ou moins allumés, l'ont accablée de leurs sarcasmes et de leurs flétrissures. Ils ont déchiré tous les voiles.

Si M. Alglave, l'auteur du projet du monopole des alcools, présent à la réunion, avait osé prendre la parole, on l'eût écharpé.

L'on s'est séparé, après un vote d'enthousiasme pour la suppression de l'exercice et la diminution des droits sur les spiritueux.

Et le mouillage des vins mouillera de plus en plus nos lèvres!...

SEPTIME.

LE PÉRIL SOCIAL



Le Péril social vient de changer de résidence. Au moment où l'on croyait le monstre endormi dans une galerie des mines de Decazeville, il a fait sa brusque apparition en Belgique, semant la terreur autour de Charleroi et jusqu'à Bruxelles.

Les télégrammes, qui arrivent depuis quelques jours du royaume de Léopold, sont en effet des plus terribles et des plus douloureux. Tout le pays des charbonnages belges est pour ainsi dire en feu. Il ne s'agit plus d'une désertion en masse des ateliers de travail, de délégations menaçantes, de pourparlers aigus, de conciliabules ténébreux, d'ouvriers arrêtés, de patrons bousculés, d'enfants et de femmes criant la faim. La guerre civile, la jacquerie hideuse bat là-bas son plein. On brûle, on saccage, on incendie, on pille. Entre temps les chassapots éclatent et couchent sur le sol des cadavres.

Quelle sera la fin de ce duel épouvantable? A qui faut-il imputer la responsabilité de ces événements dont la nouvelle fait frémir à distance?

A n'entendre que les voix parties du camp monarchique, les ruines accumulées en ce moment chez nos voisins sont le résultat de l'encouragement aux revendications sociales, tombé du haut de la tribune française, attisé par les mille vents de la presse radicale et anarchiste. Par contre, du milieu des officines républicaines s'élèvent des accusations violentes à l'égard des exploiters incorrigibles du prolétaire et des misérables qui n'hésitent pas, quand leur fortune est en danger, d'envoyer du plomb dans la bouche de ceux qui crèvent de faim.

Bismarck s'est mêlé aussi de la partie. Il a fait entendre, au sein du Reichstag, ses doléances sur les idées révolutionnaires qui, dit-on, ont fait le tour de l'Europe avec le drapeau français.

Chose singulière, parmi les auteurs de troubles arrêtés en Belgique, on relève les noms d'un grand nombre de sujets de sa Majesté Guillaume! Les instigateurs du mouvement insurrectionnel, pris en flagrant délit, semblent être venus de Berlin!

Ne nous jetons pas les uns aux autres des accusations furibondes et ne nous payons pas de vains mots.

Le péril social n'est pas l'œuvre d'un gouvernement. Il est l'œuvre de tous. Il est l'œuvre de cette société moderne, qui s'est transformée, qui s'est assise sur de nouvelles bases, sans apporter à la grande famille humaine plus d'égalité dans le sacrifice et moins de disproportion dans le bien-être.

Avant ce siècle, il n'y avait guère que deux castes: les propriétaires et les attachés à la glèbe, les seigneurs et les domestiques. La Révolution de 89 a balayé cet état de choses inique! Le coup de balai est encore à recommencer, car sur les débris de l'ancien régime féodal il s'est formé un régime encore plus abject, encore plus insupportable. L'humanité ne compte plus de nouveau que deux castes importantes: les capitalistes de haute volée et les prolétaires, les possesseurs de fiefs industriels ou financiers et les attachés aux ateliers, aux usines, aux mines. C'est un état social horriblement déséquilibré, dont les jours sont fatalement comptés, et qui, si l'on s'obstine à l'étayer de plus en plus, ne peut que s'effondrer dans un cataclysme épouvantable.

On divague sur le péril social.

Le péril social, c'est l'aveuglement des gouvernements monarchiques; dont les représentants continuent de penser qu'il y a deux sangs différents coulant dans les veines humaines. Le péril social, c'est la félonie des républicains jouisseurs, maîtres du pouvoir, et convaincus que parce que désormais ils se lavent les reins dans une baignoire d'argent tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques possibles.

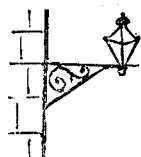
On va faire régner l'ordre en Belgique à coups de canon. On mettra ensuite les menottes à des milliers d'ouvriers inconscients, ivres de souffrances. Ceux-ci seront incarcérés, ceux-là seront ruinés. Soit. Et après?

Après, il restera la haine implacable au fond des cœurs. Il restera la misère, qui fera de nouveaux prosélytes encore plus avides de pillage. Il restera le groupe restreint des possédant tout, et le groupe immense des possédant rien.

La société ne peut marcher, boîteuse de cette façon. Les hommes d'en haut, qui oublient que Jacques Bonhomme a un estomac et réclame sa place au soleil, sont des criminels bons à envoyer aux travaux forcés.

DIOGÈNE.

La Question du Gaz



Une grave question! Une question qui touche de nombreux intéressés, qui a eu l'honneur de figurer sur un programme solennel de vote et qui... court grand risque d'être jetée au panier par tous ceux qui ont le devoir de la résoudre et de la mener à bonne fin.

Voici les faits:

Le gaz est payé à Lyon, soit pour l'éclairage, soit pour les besoins industriels, au chiffre moyen de 29 centimes le mètre cube. C'est un chiffre exorbitant, qui pèse lourdement sur le commerce, et qui dépasse de beaucoup le prix que paient actuellement les consommateurs dans des villes de troisième ordre.

Ce prix est une anomalie criante, non seulement parce qu'il permet à la compagnie concessionnaire de réaliser des bénéfices énormes au détriment de la masse des contribuables, mais aussi en raison de cette particularité que le gaz livré par elle à la consommation est une marchandise souvent avariée, qui se débite avec l'impunité la plus absolue.

Lorsque les élections municipales du mois de mai 1884 eurent lieu, les membres des divers comités n'oublièrent pas qu'il existait dans notre ville une société peu scrupuleuse, en possession d'un monopole abusif, et ils imposèrent nettement à leurs candidats, futurs édiles, la tâche suivante à remplir: « Diminution du prix du gaz. »

Pas un des citoyens qui occupent aujourd'hui un fauteuil à l'Hôtel-de-Ville n'a obtenu les suffrages des électeurs, sans avoir formé avec ceux-ci le contrat de s'employer activement à la révision du tarif, en vertu duquel l'association Ancel et C^{ie} prélève sur la classe spéciale des chefs d'établissements publics, des négociants, des maîtres d'ateliers, des fabricants de toutes sortes, une dîme écrasante.

Les honorables mandataires, chargés de la défense de l'intérêt public, n'ont pas trop l'air jusqu'à présent de se rappeler l'engagement pris envers les électeurs. Pour leur rafraîchir la mémoire, l'initiative d'une pétition a été prise. Des feuilles de cette pétition circulent. Les bureaux de rédaction des grands journaux ont bien voulu en recevoir en dépôt. Il en est même jusqu'à un qui mentionne chaque jour la chose en tête de sa chronique. Et c'est tout!

Cette indifférence de la municipalité et ce silence de la grande presse, pour l'examen d'une question qui met en jeu cent fois plus d'intérêts locaux que la libre admission des filés de coton ou la construction d'un nouveau funiculaire, sont tout à fait incompréhensibles!

Que se passe-t-il donc dans les coulisses?

Faudra-t-il voir se jouer indéfiniment cette affreuse comédie, qui consiste à allécher les votants par toutes sortes de promesses, et à tourner le dos aux électeurs dès que le vote est enlevé?

La diminution du prix du gaz s'impose. Elle est aussi urgente, aussi légitime que l'était l'an dernier la diminution de la taxe du pain. Le gaz, c'est le pain de l'industrie!

La question posée est peut-être un problème

difficile à résoudre, mais pas impossible. *Diogène*, qui connaît un peu les chiffres et les cornues, se charge de le démontrer.

JEAN DE VAISE.

CHEZ THÉMIS



Un fils attaché aux... écus.

La Cour de Lyon a jugé tout récemment un procès, que l'appelant a gagné, mais qui ne lui vaudra pas en août prochain un prix Montyon, pour son respect de la mémoire paternelle.

Le père C..., rentier à Belley, avait voulu, malgré son grand âge, sacrifier encore une fois sur l'autel de l'hyménée. Une donzelle de Lyon lui avait tapé dans l'œil et sur la bourse. Par une donation authentique, il avait gratifié celle-ci de la moitié de ses biens, soit 20,000 fr. La mort lui joua le mauvais tour de jeter... des pelletées de terre sur les étincelles qui se rallumaient au fond de son cœur.

La donation était-elle valide? *Oui*, ont répondu les juges de Belley, bien placés pour connaître les intentions du père C... *Non*, ont riposté les juges de Lyon, après avoir lu dans un mémoire les potins et cancans, au nom desquels le fils héritier protestait contre une « ignoble » captation.

Cet excellent fils, très attaché... aux écus de son père, a fait imprimer des dépositions, racontant que l'auteur de ses jours n'avait voulu tout d'abord que « jongler » avec la donzelle en question; que celle-ci le traitait de vieille bête, de kroumir, de serin; que le pauvre vieux, hébété, en était venu à le considérer lui-même comme un bâtard, fils de chanoine, etc.

Vilipendons ceux auxquels nous devons la lumière et soyons riches!...

Pouah!

Il est fâcheux que les juges de Lyon n'aient pas condamné le fils C... à s'acheter un manteau de Noé.

La Société générale récalcitrante

Un procès très intéressant, plaidé jeudi dernier en appel, devant la deuxième chambre, par deux fines langues du barreau, M^e Jacquier et M^e Dulac.

Ce procès est une excellente leçon pour les capitalistes qui déposent leurs fonds dans les maisons de crédit et qui dorment ensuite tranquilles... sur le sort de leurs écus.

Un industriel lyonnais, M. Barret, avait un compte de dépôts à la Société générale, et faisait tenir ses livres, à heures perdues, par un comptable de la même société, nommé Lacroix.

Lacroix jouissait de toute la confiance de M. Barret, et il trouvait toute facilité à la Société générale pour les besoins de banque de son patron. Versements en espèces, encaissements de chèques, règlements semestriels du carnet de dépôts, tout passait, tout se faisait par ses mains.

Les choses étant allées de ce train pendant quatre ans, M. Barret voulut un jour liquider son compte. Il reçut de la Société générale avis d'un solde créditeur inférieur à celui de son carnet de 9,700 fr. Une bagatelle comme on voit! M. Barret, qui est chaudronnier, n'aurait pas été plus désagréablement surpris, s'il avait reçu un coup de marteau sur la tête.

On vérifia les pièces du compte, et il fut constaté que la différence provenait du paiement de 9 chèques sur 40 et de 3 simples bons de caisse, dont Lacroix s'était fait remettre le montant en contrefaisant la signature de M. Barret.

— Pourquoi n'avez-vous pas contrôlé la signature des chèques et des bons de caisse, dit celui-ci à la Société générale? C'est votre faute, payez-moi les 9,700 fr. qui manquent à mon compte!

— C'est la vôtre, répond la maison de crédit. Ne recevant pas de compte-courant semestriel, vous deviez réclamer.

— Qu'avais-je besoin de votre compte-courant, puisque mon carnet, mis à jour par votre employé spécial, me donnait ma situation?

Bref, un procès s'en est suivi.

Les premiers juges ont imputé une part de responsabilité à M. Barret sur sa perte, les 3/10.

Devant la cour, M. Jacquier soutient énergiquement que la Société générale est seule coupable, et il a raison.

M^e Dulac oppose un arrêt de la cour d'Aix, qui a tenu pour bon et valable un mandat payé par la Banque de France et soustrait dans une lettre non recommandée. Faible! très faible, puisque la signature du tireur était dans ce cas authentique. L'argument tombe à côté.

En condamnant la Société générale, la cour ne fera pas seulement justice, elle aidera la condamnée à conserver son crédit.

Dans le cas contraire, il n'y aurait plus de dépôt possible nulle part.

Et Lacroix, direz-vous, que devient-il dans cette affaire? Lacroix se promène, tout étonné qu'on ne lui ait pas trempé encore une bonne soupe.

GRIMOIRE.

TABLETTES LOCALES



Parole d'honneur. — Ne laissons rien perdre pour l'histoire.

Aux élections législatives d'octobre dernier, les comités républicains se disputaient l'arène. La haine réciproque était si vive, que nul ne pouvait figurer sur une liste de candidats, s'il ne jurait de n'accepter que le patronage du

comité qui l'aurait d'abord agréé. Député par ce comité, ou rien du tout ! Hors de l'église, point de salut !

Il arriva que deux députés sortants, MM. Lagrange et Chavanne n'obtinrent pas le *dignus es intrare*. Les fiers citoyens se tenaient pour battus. Mais il se forma *opportunistement* un comité nouveau, qui les ramassa, pour en faire des candidats indépendants. Les fiers citoyens se laissèrent faire et ils siègent aujourd'hui au Palais Bourbon, sans être inquiets de la perte de leur parole d'honneur.

Pauvre Lyon ! L'histoire civique, racontée dans les écoles, ne parlera jamais des Régulus de notre ville !

Tout est rompu, frères ! — L'esprit de conservation est inhérent à tous les êtres. Il mène les réactionnaires et il agite les républicains. Il serait plus juste de dire qu'il met ceux-ci sens dessus-dessous.

Un cas de mauvaise humeur, bien constaté dans l'opinion publique, a jeté l'alarme dans les temples du modérisme, de l'opportunisme, du radicalisme et du socialisme. L'union, fait la force ! Concentrons-nous ! ont crié ensemble tous les derviches républicains.

La concentration provisoire, *flottante*, a trouvé assez de preneurs pour sauver... la cisse en danger. Mais on ne peut flotter indéfiniment dans l'incertitude, dans les dangers du hasard. Il s'agit aujourd'hui de *consolider* la concentration. C'est d'une sage politique !

Par malheur, si l'esprit de conservation s'est fait vivement sentir, les appétits personnels qui occasionnaient la division des groupes n'ont rien perdu de leur vivacité. On dit bien : « Ne faisons qu'une noce ! » Mais renoncer à être de la noce est d'un héroïsme trop spartiate. Un journal de la sainte cause, ô horreur ! ô trahison ! a soufflé, d'ailleurs, habilement sur le feu. Que lui importait à lui la concentration des comités, puisqu'il se croit un organe assez populaire pour opérer seul la concentration des électeurs et garder la bénéfice de la victoire ?

Bref, la concentration en mal d'enfants a avorté. C'est l'opération césarienne du programme, pratiquée au Palais Saint-Pierre, avec le concours de tous les sous-vétérinaires de la démocratie, qui l'a tuée. Frères, vous pouvez procéder à l'enterrement et commander le saucisson !

Au pied du mur, on connaît le maçon. Le mur, c'est la vieille muraille de l'octroi qui enserrait notre bonne ville, et le maçon c'est le conseil municipal.

On sait que les barbes blanches de la démocratie font de la démolition de l'octroi une question de principe. Je suis avec les barbes blanches. Mais démolir n'est rien. L'important, l'insubmersible est d'assurer les recettes dont la ville a besoin. Or, tout est aléatoire dans le rendement des taxes nouvelles proposées. L'administration, accusée de lenteur et de mauvais vouloir, se retranche derrière ses scrupules de prudence. Je suis avec l'administration.

Le résultat le plus net, à ce jour, de la guerre déclarée à l'octroi, c'est la dépense de 8,000 fr. consacrés à un bureau de statistique, chargé de dresser les plans d'attaque. C'est toujours ça de gagné pour quelqu'un ! Sans compter la satisfaction du citoyen Fichet, qui a dû gagner... pas mal de clients pour son comptoir.

Mais tout le monde n'est pas content.

J'ai entendu, le soir de la séance du 24 mars, un comitiste, s'écrier avec indignation : « Ça ! des conseillers ?... Allons donc !... Pas même des maçons !... Ce sont des auvergnats ! »

SEPTIME.

DIALOGUE DE LA RUE



GUIGNOL. — Tiens, Gnafron, te voilà ! J'allais te chercher.

GNAFRON. — Alors, t'as plus rien dans ta profonde !

GUIGNOL. — Pas un rond. Et toi ?

GNAFRON. — Et moi non plus, mais je sis embauché.

GUIGNOL. — T'as de la chance, malgré ton pif de rhinocéros. Qui t'a embauché ?

GNAFRON. — J'ai rencontré le mami Micheler d'Aix-les-Bains, qui m'a tapé sur l'épaule en me disant : « Bonjour Gnafron ! Au 15 juin prochain, hé ! tu es toujours des nôtres ? »

GUIGNOL. — Le sacrifiant ! il m'a z'oublié, moi.

GNAFRON. — Rassure-toi ! Il m'a dit comme ça z'aussi : Tu diras à Guignol, qui fait tant rire les miaillons de mes arbonnés, que je compte également sur lui pour la Villades-Flours. »

GUIGNOL. — A la bonne heure !... Mais en attendant, que faire ?

GNAFRON. — J'en sais trop rien. On dit comme ça de partout que rien ne va plus.

GUIGNOL. — Excepté ce sacré appétit qui va toujours au triple galop !

GNAFRON. — Si nous allions nous présenter aux *Facteurs Lyonnais* ?

GUIGNOL. — Imbécile ? Ça gagne pas dix sous de pourboire par jour.

GNAFRON. — J'ai vu z'une affiche, qui annonce un nouveau canard, le *Miochegène*. On demande de bons chiffonniers pour rédacteurs. Voilà notre affaire !

GUIGNOL. — Hum ! Hum ! ça sent trop le bouillon des fourneaux... mange-ta-chique.

GNAFRON. — Alors, il ne nous reste plus qu'à nous brosser la basane.

GUIGNOL. — Ecoute ! J'ai z'une idée.

GNAFRON. — Un *nid d'é* ?... c'est un *nid d'e* que tu veux dire. Est-ce des œufs de renard ?

GUIGNOL. — Bugnasse ! je te dis : *u-ni-dè-e*, un projet, une combinaison, une z'invention, quoi !

GNAFRON. — Une z'invention !... Si elle ressemble à celle de Pompéien, nous pouvons bien nous fouiller, mon vieux.

GUIGNOL. — Tu m'interromps comme z'à la Chambre. Ecoute-moi z'at-ten-tivement.

GNAFRON. — Ça y est. Pousse ta navette.

GUIGNOL. — T'as entendu parler de Pasteur, hein ?

GNAFRON. — Du chimiste qu'a z'inventé le varquecin des chiens ?

GUIGNOL. — C'est ça. Tu sais aussi que quand un chien enragé vous a mordu, on vous donne des picaillons pour aller se faire traiter à Paris.

GNAFRON. — Où veux-tu en venir, malin !

GUIGNOL. — J'en viens que si un chien te mordait, nous aurions de suite notre affaire.

GNAFRON. — Merci, Guignol !

GUIGNOL. — Figure-toi que le chien c'est moi. Je te mords à une guibole pour rire. Tu cries... comme un enragé. J'affirme aux commissaires que c'est vrai. On te donne trois cents balles pour aller trouver le chimiste Pasteur. Je me glisse avec toi dans le wagon, et vive la bombance !

GNAFRON. — Bien trouvé m'ami. Une simple z'observation.

GUIGNOL. — Quoi donc ?

GNAFRON. — T'es pas z'enragé, au moins, toi ?

GUIGNOL. — Crétin, va ! Est-ce que tu me prends pour le gône Brialou ?

GNAFRON. — Est-ce qu'il est enragé, notre ancien député ?

GUIGNOL. — Ma foi ! les journaux ont dit qu'il voulait dévorer les compagnies.

GNAFRON. — Des compagnies de perdreaux, z'alors !

GUIGNOL. — Peut-être bien... Concluons. Ça te va-t-il ? Tope-là.

GNAFRON. — Des deux mains...

Sais-tu que tu es un chic gone, toi ?... Tu as des z'idées mirobolantes. Si t'avais z'un larbotaire, tu serais capable d'inventer le varquecin de la soif...

C'est ça qui serait un grand bien pour le pauvre monde ?

Pour copie : JEAN JACQUES.

ÉCHOS FINANCIERS



Concessions municipales

Les besogneux, les tripoteurs d'affaires rodent autour du Conseil municipal. C'est à qui trouvera le plus d'intelligence dans la place pour se faire adjuger, sous forme de concession d'intérêt public, un gros gâteau.

Il y a en ce moment sur le tapis des Commissions de notre Hôtel-de-Ville le *Funiculaire* de la côte St Sébastien, le *Tramway* des Brotteaux à Moaplaisir et les nombreux *Aqueducs* qui doivent nous faire jouir un jour des eaux de Versailles.

La plupart de ces projets n'ont de la part de leurs auteurs qu'un but de spéculation immédiate. Obtenir une concession et battre monnaie avec, en la rétrocédant ou en la détaillant en actions de société anonyme.

Beaucoup d'incapables, d'ailleurs, parmi les solliciteurs. Là où l'on s'attend à trouver un maçon, c'est un savetier que l'on rencontre. Un avoué, un pélagogue, un commis d'hospice, un marchand de vin, etc., s'improvisent ingénieurs. Ce serait à mourir de rire, s'il n'y allait de notre poche.

Que de canaux souterrains à fouiller, mon pauvre Diogène !

Sociétés de reconstitution

Il en pleut ! Il en pleut !

Comptons s'il vous plaît : l'Union syndicale des valeurs dépréciées, le Capital, le Crédit mutuel de France, l'Annonce financière, etc., etc.

Grâce aux offres de service de toutes ces agences de philanthropie financière, les marchands de coco et les ramasseurs de bouts de cigares, qui dans dix ans n'auront pas conquis un capital de 100,000 francs, seront de francs imbéciles.

A moins que... à moins que les susdites sociétés n'aient qu'un but déguisé : la chasse à la pièce de cinq centimes.

Dame ! Les petits sous font les millions.

Crédit Lyonnais

Le groupe d'opposants résolu qui s'est affirmé dans l'assemblée du 6 mars, a porté un coup fatal aux tentatives de hausse sur les actions de cet établissement de crédit.

Quand la cote fait un jour un pas en avant, elle en fait le lendemain deux en arrière.

Il est évident que beaucoup de porteurs du papier Germain, las de conserver en portefeuille un titre déprécié, qui n'offre plus d'espérances sérieuses, se tiennent prêts à le livrer sur le marché.

La perspective de l'emprunt, qui doit laisser des poussières d'or entre les mains des gros banquiers, ne les rassure même pas.

Il est temps pour M. Germain de révéler son génie !

Société Lyonnaise

Elle réduit son capital à 30 millions, histoire sans doute d'accrocher aux actionnaires cinq millions, en échange de la libération de leurs titres. Malins, très malins, les gros bonnets de cette Société !

Panorama de Reischoffen

Dans l'assemblée générale qui a eu lieu le 25 mars, le Président a fait ratifier un prélèvement de 7,415 francs sur les bénéfices pour les *parts* de fondateurs.

Voilà qui est franc et correct !

A méditer par les administrateurs de certaines grandes Sociétés, qui se sont adjugé des centaines de mille francs de dividende spécial, voire des millions, sans en souffler mot à leurs actionnaires.

SEPTIME.

LES HUITRES DE BRIALOU



Brialou, le député socialiste qui casse des croûtes avec les ministresses, est monté la semaine dernière à la tribune, pour fulminer contre le despotisme avare des compagnies de chemin de fer et demander leur rachat. Cette sortie fougueuse de l'ex-député des Brotteaux a fait revenir à la mémoire de beaucoup de ses anciens électeurs un incident, qui n'a pas peu contribué à son discrédit : l'incident des huitres.

*Ayant à faire un discours,
Pour réclamer du secours,
A propos du grand chômage,
Qui causait tant de dommage
Aux travailleurs des Brotteaux,
Brialou prit du Bordeaux
Et d'huitres une douzaine,
Dont il s'emplit la bedaine.
Alors, il fut éloquent.
Il pérorait longuement
Sur les malheurs de la crise.
Il devint rouge cerise.
« La faim, la faim... criait-il. »
Soudain, autour du nombril,
Il éprouve une colique.
Il s'interrompt... Il applique
Au ventre sa large main,
Disant : « Messieurs, à demain ! »
Mais sa colique redouble ;
Son visage devient trouble.
D'élixir, sans sourciller,
Il avale un gros cuiller.
Ciel !... il chancelle... il s'affaisse.
Autour de lui l'on s'empresse ;
C'est à qui l'auscultera.
« Aurait-il le choléra ? »
Se demande un Esculape,
Que ce cas tout nouveau frappe.
— Répondez-moi franchement,
Lui dit-il. En ce moment,
Il ne faut pas d'équivoque.
— Cher collègue, je suffoque.
— Bah ! ce ne sera rien.
— J'ai des coliques de chien.
— Ce matin, sans doute à table,
D'un appétit formidable,
Vous mangeates... haricots,
Gratin, anchois, escargots ?...
— Des huitres, ne vous déplaie.
— Des huitres !... J'en suis fort aise.
Un banal médicament
Vous guérira promptement.
Là dessus, mon Esculape,
A Brialou le satrape,
Administre un vomitif.
Le résultat en fut vif.
Je glisse sur la posture
Qui termina l'affaire.*

MORALE

*Pour un élu faubourien,
Les huitres ne valent rien.*

JEAN-JACQUES

LE SIÈCLE DES GOGOS



Le XIX^e siècle, qu'on a baptisé tour à tour le siècle des lumières, le siècle de la vapeur, le siècle de l'électricité, le siècle du puffisme, etc., ne mérite, à mon avis, qu'un seul titre : « Le Siècle des Gogos. »

En effet, par ce temps de démocratie à outrance, tout doit se décider par la loi des majorités. L'histoire elle-même est tenue de subir le joug commun. Un siècle appartenant à tout le monde et non pas à une célébrité quelconque. Le tout le monde ne peut être, en ce cas, que la classe d'individus la plus nombreuse, répartie sur le globe terrestre.

Or, quelle est la classe la plus nombreuse d'individus, ayant un caractère distinctif à l'aide duquel il est permis de les distinguer entre tous les rejetons du père Adam, en France comme aux Etats-Unis, en Chine comme au Pérou ? Incontestablement, c'est la classe des gogos.

Cette variété du genre humain n'est pas encore mentionnée dans les classements officiels. Il viendra un temps

où la statistique, se faisant à des points de vue plus philosophiques, en tiendra forcément compte. Dès aujourd'hui, elle joue le premier rôle dans la destinée des Etats. Faut-il vous en citer les sous-variétés principales?

Il y a le *gogo*, qui apporte son épargne aux organisateurs de Sociétés, comptant sur des dividendes réguliers et progressifs.

Il y a le *gogo*, qui applaudit le candidat réformateur dans les réunions publiques, se figurant que, son bonhomme nommé, les caillots rôtis vont lui tomber du ciel.

Il y a le *gogo*, qui plaide, persuadé que la justice est gratuite, que les avocats étudient leurs dossiers, que les avoués n'augmentent pas la sauce de leurs honoraires et que les juges ne dorment pas sur leurs sièges.

Il y a le *gogo*, qui souscrit pour les inondés de Murcie ou pour les blessés du Tonkin, espérant apporter son obole au soulagement d'infortunes respectables et non pas être dupé par des farceurs qui tripotent la caisse.

Il y a le *gogo*, qui envoie son fils dans un établissement public d'instruction, avec la confiance que, les termes de pension régulièrement payés, les maîtres partageront impartialement leurs soins et ne traiteront pas sa progéniture en race de cancre, bonne tout au plus à trainer des culottes sur les bancs.

J'en passe, et des meilleurs.

Il y a particulièrement le *gogo*, lecteur assidu d'un journal unique. C'est le *gogo* par excellence! Celui-là croit que le Monsieur, qui lui explique la politique et les finances, exerce un sacerdoce et pond sa prose comme un rabbin pond les commentaires de la Bible.

Que de gogos, bon Dieu, que de gogos! Si jamais l'Académie s'avise de vouloir en faire le dénombrement, il lui sera tout à fait impossible de terminer son Dictionnaire.

Donc, j'ai bien dit. Ce siècle ne mérite qu'un nom dans l'histoire : « Le Siècle des Gogos. »

Et j'en ris à gogo.

EPICTÈTE

TOUR DE VILLE

Jeudi dernier, 25 mars, on a découvert enfin la fontaine de la place des Jacobins. Les habitants des maisons voisines ont poussé un soupir de soulagement en voyant disparaître l'enceinte de planches à affiches multicolores, qui mettait depuis des années leurs yeux à la torture.

Un joli sujet d'études pour la Société médicale : « De l'influence des affiches sur la conservation contemporaine de la vue. » Un joli monument, aussi, que Lyon possède de plus!

Grande affluence, du matin au soir, autour de la vitrine Fournier, coin de la rue Ferrandière!

Tous les passants se détournent et s'arrêtent pour contempler le séduisant tableau de Campi, intitulé : « Une revue à Naples, par Murat. » La revue ressemble fort à l'assaut d'une citadelle. Mais c'est gai, pimpant, bien distribué, riche de couleur. Je ne suis pas inquiet sur le sort de cette toile.

L'été arrive à grands pas. On s'en aperçoit aux piles de tables qui commencent à envahir le trottoir devant les établissements publics. Chaque mastroquet veut avoir son pignon sur rue. Il y a des endroits — dans les quartiers les plus passagers — où la circulation des piétons est complètement obstruée par les consommateurs de bock, alignés sur triple rang et étendant démesurément leurs jambes. *Diogène*, qui n'entend pas qu'on lui enlève la liberté de la rue, donnera des coups de croquet à travers. *Caveant consules!*

Hier, passant dans la rue Thomas-in, j'entendis du brouhaha dans un café borgne, où une vingtaine d'habituels, boulangers, bouchers et souteneurs, joueurs enragés, se la font mutuellement à l'américaine. Je m'arrête, curieux d'assister à une descente de police... Ce n'était qu'un bruit prématuré!

UN GONE.

SE VENGER... C'EST RENAITRE

La vengeance, dit-on, est le plaisir des dieux. Il ne faut pas s'étonner que les humbles mortels cherchent à se venger à leur tour. Chez ces derniers, la vengeance est plus qu'un plaisir; elle est le bonheur, la jouissance suprême.

Le pauvre qui se venge du riche... jouit. Le faible qui se venge du fort... jouit.

Se venger, c'est renaître, c'est grandir, c'est triompher. La figure de l'homme qui se venge s'illumine de joie. Sa poitrine se gonfle de volupté. Il n'y a pas de plaisir au-dessus de la vengeance.

Ah! comme je comprends ce plaisir!

Hier, je rencontre un ancien camarade de plume, un brave garçon, qui a vécu très honorablement au milieu de bien des vicissitudes. Sa rude figure avait une éclaircie de contentement.

— Oh! comme vous êtes changé! On dirait que vous venez de gagner le gros lot. Savez-vous que, lorsque je vous rencontrai la dernière fois, vous me fîtes de la peine avec votre air triste, préoccupé?

— Ah! mon cher, si vous saviez quel affront, quel déboire, quelle vilénie je venais de dévorer!

— Quoi donc?... Je n'avais pas osé alors vous le demander.

— Un cuisse, auquel j'avais voulu être agréable, m'avait tourné à crime une démarche respectueuse que j'avais faite auprès de lui. Il avait même requis contre moi le bras du parquet.

— Bah!

— Je vous raconte cela en bloc. Figurez-vous que le parquet prit fait et cause pour ce vieux singe et me menaça du code, des juges, de l'infamie.... que sais-je encore?

— Incroyable!

— Tout arrive, mon cher.

— Je comprends maintenant votre ennui. Heureusement que vous avez tout oublié!...

— Oublié! Oh non! Je n'ai pas passé un jour depuis sans chercher ma vengeance... Le cuisinier me la paiera.

— C'est pourquoi vous êtes si gai.

— Gai comme un pinson. J'exulte. Je n'ai jamais éprouvé, mon cher, une satisfaction si douce. La vengeance est le premier des biens.

— Peste! Quelle découverte! Avec votre aphorisme, vous allez résoudre la question sociale.

— Ne riez point! Ne se venge pas qui veut....

Depuis la rencontre de mon ami, j'ai été pris à mon tour d'une grande tristesse. Je lui envie le plaisir de la vengeance. Ce gâteau des dieux, si savoureux, dit-on encore, quand on le mange à froid, m'est inconnu. Il me semble que je nagerai dans un océan de délices, si je pouvais me venger lentement, impitoyablement, de quelqu'un ou de quelque chose.

Je me sens devenir Corse enragé!

Hélas! je ne me connais pas d'ennemi.

Pourtant, sans vengeance, sans ce nectar divin dont on m'a mis la coupe aux lèvres, la vie me sera désormais insupportable.

Génies bienfaisants, qui avez créé la foudre et la tempête, le poison et le fer, suscitez-moi un délateur, un calomniateur, doublé d'un bourgeois crétin, rapace, véreux, pourri... et faites que je me venge!

EPICTÈTE.

PENSÉES POLITIQUES

Un bon citoyen doit être ferme dans ses opinions. Pour moi, je suis inébranlable comme un

ROCHET.

On n'honore plus la vertu, mais on respecte le

MILLION.

Pour rendre la République des paysans prospère, il faut mettre du foin dans

LAGRANGE.

Ma philanthropie n'a pas de bornes; je dis à tous les

THÉVENET.

Mes électeurs peuvent compter sur moi. Lorsqu'ils viendront frapper à ma porte, je leur répondrai toujours :

JACQUIER.

Quand est-ce que le chat fait le meunier?... C'est lorsque le

CHAVANNE.

POISSONS D'AVRIL

— On demande un raccommodeur de faïence et porcelaine, en possession d'une colle prenant au simple contact et capable de supporter les plus hautes températures de fusion.

Envoyer les offres de service à M. Chaumat, représentant à Lyon de la fabrique centrale des poteries opportunistes.

Superbe occasion! On promet au possesseur de la susdite colle, après expérience couronnée de succès, de brillants honoires et une clientèle lucrative dans la plupart des villes de France.

— Il a été perdu entre le Cercle de la Solidarité et l'Hôtel-de-Ville, un mémoire volumineux, contenant un traité complet de la question des octrois et un projet relatif à la création d'un impôt municipal, grâce auquel, par une simple redevance sur la toute des chiens et le port des parapluies, toutes les taxes iniques et vexatoires du vieux système peuvent être remplacées.

Le rapporter à la Mairie centrale, bureau des réformes en préparation.

On délivrera au porteur un brevet de civisme.

— Un vieux garçon, n'ayant plus ni sou ni cheveu, bien conservé d'autre part, possédant de nombreuses relations et appartenant à une famille noble, citée dans les capitulaires de Charlemagne, épouserait une jeune fille compromise, avec dot de 200,000 fr. au minimum.

S'adresser à l'Office des mariages assortis, rue Caquet-Mèche, n° 100. La photographie n'est pas exigée.

— Demain vendredi, vacation extraordinaire à la salle de la rue Confort. Vente aux enchères du mobilier du cercle-tripot de la rue des Archers. Occasion rare pour les amateurs de vases grecs et d'ouvrages de philosophie. A pousser, entr'autres bibelots, un quadrupède porte-veine, ayant appartenu au plus ventru et au plus bur... le-que des patacheurs. On percevra 5 % en sus des enchères... au profit des victimes que ledit cercle-tripot a mises sur la paille.

RÉCLAMES GRATUITES

Sirop de Vial de Vaise. — Seul remède efficace et agréable contre les rhumes invétérés, les bronchites archi-aiguës et les catarrhes archi-chroniques. Adopté par l'université, par l'armée, par la marine, par le pape et par tous les bonzes de l'Inde.

Ça ne coûte que 50 centimes le litre au fabricant et 9 francs au consommateur. Mais ça vaut 100 francs, comme un timbre-poste vaut 3 sous, pour le soulagement procuré à ceux qui l'avalent.

Se méfier de certains produits rivaux, qui sous forme de *pilules* ou de *pastilles* cherchent à tromper le public et sont une mystification, dont la honte retombe sur la corporation si honorable des Diafoirus.

Le sirop de notre éminent compatriote est le dernier mot de la *trachéo-thérapeutique* moderne!

Nier ses guérisons miraculeuses serait plus absurde que nier la lumière éclatante du soleil et la bosse... des réformes à Naquet.

Pilules Suisses. — Vous qui souffrez, qui gémissiez, qui désespérez, prenez courage! La santé vous viendra de la patrie de Guillaume-Tell. Achetez les pilules Suisses!

La statistique prouve que partout où elles pénètrent la mortalité diminue de 90 0/0.

Vous les payerez vingt fois plus cher qu'elles ne valent. Mais qu'est-ce un petit sacrifice d'argent en comparaison du trésor de la santé?

Ces pilules défont tous les *sirops*, toutes les *pastilles*, dont la plupart ne sont que des produits de charlatan.

Grâce à elles, plus de cent mille personnes asthmatiques, diabétiques, urétiques, dyspeptiques, etc., abandonnées des médecins, ont été rendues à la vie.

Voulez-vous le secret de la longévité de M. Grévy? Cherchez-le dans l'usage des pilules Suisses.

Pastilles Géraudel. — Sont-elles une invention des hommes ou un bienfait des dieux?

Elles triomphent en quelques jours des affections des bronches les plus violentes et les plus rebelles.

Toutes les académies ont proclamé leur excellence. Elles sont en train de faire le tour... de la presse et de l'Europe.

Rien de commun avec ces *sirops*, avec ces *pilules*, présentés comme panacées et dont le bon sens public fait bonne justice.

Si on vous fait payer 3 francs une boîte qui ne vaut en réalité que 5 sous, c'est uniquement pour ne pas nuire au prestige du produit.

Repousser lesdites pastilles serait un suicide. Elles viennent de sauver l'archevêque de Craquopolis.

Doutez de tout, du ciel, de la terre, de votre femme, mais ne doutez pas des prodiges opérés par les pastilles Géraudel.

Pour elles seules, on peut tirer le canon de la réclame!

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Hier soir la toile a été baissée, pour six mois, sur le dernier acte de *Sigurd*. Les spectateurs ont salué par de chaleureux applaudissements les adieux de la troupe d'opéra, dont plus d'un artiste nous laisse et emporte de brillants souvenirs.

La nouvelle direction va se mettre tout de suite à l'œuvre pour rassembler dans sa cage les rossignols, pinsons et fauvettes, qu'elle a charge de nous présenter à l'automne prochain. *Diogène* ira interviewer sa vieille connaissance Chapeau-Cocasse et tâtera de lui tirer du nez quelques indiscrétions pour le plaisir de ses lecteurs.

Célestins. — Rien de neuf à l'horizon. *Un Fils de famille* et *Antoinette Rigaud* alternent cette semaine sur l'affiche. Acteurs et spectateurs passent la soirée à la bonne franquette.

Quant à la direction, ses soins sont ailleurs. M. Dufour voyage beaucoup, mais pas pour ses plaisirs comme M. Perrichon. On le dit candidat à Marseille. Il en est qui espèrent de le voir rester à la tête de notre deuxième scène. Si M. Dufour s'en va, nos regrets le suivront. S'il reste, nous nous en frotterons les mains.

Bellecour. — Inutile de vous présenter les chanteurs russes, qui ont passé, repassé et disparu.

L'actif et habile directeur de ce théâtre, M. Simon, n'a pas en ce moment un instant de répit, tant les soins donnés à la préparation du *Petit Poucet* l'absorbent. Cette grande féerie promet de faire époque dans notre ville. Tout y sera si beau, si surprenant, que la foule assiègera longtemps à l'avance les guichets de location, lorsque la première représentation sera fixée.

La bonne fée du *Petit Poucet* désensorcellera, c'est certain, la salle qui, depuis les *Pilules du Diable*, n'a pu recruter un nombre de clients digne de sa grandeur.

Tous les enfants des écoles s'entretenaient déjà du spectacle promis par les affiches, et je sais sur ce point bon nombre d'hommes et de femmes qui sont enfants.

UN GONE.

La Bourse

Les spéculateurs se regardent, en attendant l'emprunt.

On ergote beaucoup sur celui des types existants ou à créer qui sera émis par le gouvernement, après le vote des Chambres, pour la grande opération de trésorerie que réclame l'état dilué de nos finances. Probablement et logiquement, comme le propose le projet ministériel, l'émission sera faite en 3 % perpétuel, par cette raison péremptoire que ce type est le plus en faveur.

Mais pour le monde des rentiers, détenteurs de titres, le choix du fonds qu'on adoptera définitivement est d'importance très secondaire. Il faudra qu'on émette ceci ou cela à des conditions avantageuses, par rapport aux cours actuellement cotés. Dès lors, on garde ses disponibilités et on attend. Dès lors aussi, on réalise les titres en portefeuille et diverses autres valeurs pour se créer des ressources liquides plus importantes. En présence d'une dette flottante dont le chiffre dépasse trois milliards, les capitaux de placement trouveront à s'engager dans des conditions plus favorables que celles résultant des cours actuels.

Au surplus, l'emprunt entier sera-t-il voté? Il y a des gens qui en doutent.

Aussi, peu d'animation autour de la corbeille. Quand Steiner-Pons garde son chapeau ou lorsque Robert balance son longuon, on peut dire qu'il n'y a pas lieu d'accourir pour se jeter dans la mêlée.

Le Gérant : P. BLANC.

Lyon. — Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52